



HAL
open science

Le trésor au Moyen Âge. Étude lexicale

Anita Guerreau-Jalabert, Bruno Bon

► **To cite this version:**

Anita Guerreau-Jalabert, Bruno Bon. Le trésor au Moyen Âge. Étude lexicale. Le Trésor au Moyen Âge. Pratiques, discours, images - Schatzkulturen im Mittelalter. Diskurs, Praxis, Vorstellung, Nov 2006, Bâle / Neuchâtel, Suisse. pp.11-31. halshs-01895120

HAL Id: halshs-01895120

<https://shs.hal.science/halshs-01895120>

Submitted on 14 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE TRÉSOR AU MOYEN ÂGE: ETUDE LEXICALE

L'étude lexicale du « trésor » au moyen âge ouvre deux perspectives : quelles sont les significations du mot *thesaurus* et de ses dérivés dans les langues vernaculaires ? quels mots médiévaux représentent les notions couvertes par le terme de français contemporain ? Mais l'analyse sémantique doit aussi prendre en compte l'environnement de tous ces vocables.

Une question d'apparence simple devient donc un problème complexe, en forme d'équation à multiples inconnues, qu'il serait utile de résoudre. La dispersion du lexique latin en ce domaine nous a contraints à limiter notre enquête, dans le cadre de cette contribution, au seul vocable *thesaurus*, et à tenter d'identifier une partie de son environnement. Ce choix n'est pas entièrement satisfaisant, car, en bonne méthode, il aurait fallu explorer l'ensemble d'un réseau lexical assez riche, dont l'examen des mots traduits par « trésor » dans le dictionnaire de Niermeyer peut donner un aperçu, même s'il mériterait une critique précise¹. Toutefois, *thesaurus* apparaît comme le vocable le plus fréquent de ce réseau, et il constitue donc un bon point d'observation.

L'importance de ce mot dans le développement du lexique médiéval est confirmée par ses divers prolongements dans les langues romanes, notamment en français, où *tresor* est le principal terme utilisé. Or il est particulièrement utile de comparer les données latines et vernaculaires : en effet, les structures lexicales observables dans les textes en vernaculaire peuvent être considérées, d'une manière générale, comme moins soumises que le latin à des variations sans signification sémantique réelle. De plus, l'ancien français donne accès à des textes produits dans d'autres milieux, notamment laïcs, et par d'autres scripteurs, ce qui est particulièrement intéressant pour une étude des systèmes de représentation.

I. Corpus et outils de la recherche

Malgré les progrès incomparables qu'apporte, pour les enquêtes sur le lexique, l'informatisation en cours de la documentation imprimée, le corpus que nous avons utilisé est limité dans le temps : pour le latin, les textes accessibles sont essentiellement antérieurs à 1300 ; pour le français, ils correspondent plus exactement à la période de production (entre 1150 et 1500), mais le corpus est numériquement encore très faible².

Nos données sont également limitées dans l'espace, les différentes régions d'Europe ayant une tradition textuelle différente ; mais surtout, et c'est plus gênant, dans le type de sources. En effet, les textes théologiques et narratifs sont largement disponibles, les premiers plus encore que les seconds ; en revanche, les documents de la pratique sont cruellement sous-représentés, en latin comme en français : la *Patrologia Latina Database (PLD)*, les *Acta Sanctorum (AASS)*, la *Library of Latin Texts (LLT, ex-CLCLT)*, la partie non diplomatique des *Monumenta Germaniae Historica (MGH)* écrasent malheureusement les quelques données proposées par le tout petit *Thesaurus*

¹ J. F. Niermeyer, C. van de Kieft, *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Leiden, 1976 et 2004 ; cet ouvrage bénéficie d'une édition électronique fort utile pour les recherches de type onomasiologique : le mot français *trésor* sert à traduire au moins une acception des mots *arca*, *camera*, *census*, *curtis*, *depositum*, *dominicum*, *entheca*, *fiscus*, *fovea*, *gazophylacium*, *matricula*, *regestorium*, *regestum*, *repositorium*, *sacculus*, *saccus*, *sacrarium*, *scrinium*, *thesaurarium*, *vestiarium*. Mais les traductions proposées doivent être considérées comme des propositions, liées à une interprétation contextuelle de ces vocables. De plus, rien n'est dit de leur fréquence d'usage dans cette acception. Signalons par ailleurs que l'article *thesaurus* est singulièrement pauvre, probablement parce que l'auteur estimait que la compréhension du mot ne posait pas de difficulté...

² Nous avons eu recours, et avec profit, à la seule base de textes numérisés actuellement disponible, le *Corpus de la Littérature Médiévale* (éditions Champion) ; elle ne rassemble que des textes littéraires dont la reproduction est libre de droits, méthode qui peut difficilement aboutir à des choix scientifiquement équilibrés ! Elle est donc bien plus faiblement représentative que les grandes bases en latin et l'on ne peut l'utiliser qu'à titre indicatif. Elle constitue néanmoins un premier outil d'enquête, sans équivalent par ailleurs.

Diplomaticus (TD, 6000 chartes en mode texte) et la partie diplomatique des *MGH* ! Pour le français, on n'a encore accès à aucune donnée de cette nature. Or il est bien évident que ces deux types de documents ne devraient pas être dissociés, si l'on veut saisir l'ensemble des représentations et des pratiques associées au trésor dans la société médiévale. Malgré tout, la reconstruction du système des conceptions, auquel nous donne principalement accès le corpus numérique actuel, est essentielle : on ne peut plus admettre l'existence de sources plus « sérieuses » et plus « réalistes » que les autres ; un inventaire, l'évocation du trésor dans les chartes de donations sont informés par une grille idéale que l'on peut tenter de reconstituer à partir des textes théologiques et narratifs.

D'ores et déjà, c'est l'exploitation d'un corpus très vaste qui constitue une difficulté majeure pour le chercheur : l'absence d'outils permettant de maîtriser les masses de données disponibles empêche toujours d'aborder efficacement l'ensemble des vocables. Les bases de données numérisées constituent un progrès considérable, mais les interrogations auxquelles on peut les soumettre sont encore peu sophistiquées, et donc pauvres. Ainsi, les outils ne sont conçus que pour fournir des réponses à des questions précises. Or ce processus introduit des biais importants dans l'enquête : s'agissant, par exemple, des cooccurrences, qui sont un instrument essentiel de l'analyse lexicale, les interrogations ne peuvent se faire que de manière intuitive, par tâtonnements ; elles dépendent beaucoup de notre imagination, c'est-à-dire largement de nos propres cadres de pensée. Les grandes bases commerciales, interrogeables avec un logiciel propriétaire généralement peu développé, permettent, au mieux, la recherche tronquée avec opérateurs de proximité, et l'application de filtres très simples (auteur, titre, période). Il en ressort que les évaluations de fréquence, qui devraient constituer la base de toute recherche sémantique, sont encore très difficiles à mettre en oeuvre : il n'y a guère que la *Library of Latin Texts* pour proposer, et depuis peu, une fréquence grossièrement datée, dont le mérite est d'exister, même s'il est évident que la taille de la base de données et le type des textes proposés en limitent la portée.

Nos observations nous ont fait apparaître une notion particulièrement complexe, qui touche notamment à la définition des valeurs dans la société médiévale. Nous allons tenter, dans un premier temps et à partir d'un simple balayage des données, de reconstituer l'environnement d'usage des vocables *thesaurus* et *tresor*. Nous présenterons ensuite les résultats d'un premier déchiffrement du contenu de la notion, à titre d'hypothèses qu'il conviendrait de vérifier par une étude plus ample.

II. Description des données

Les dictionnaires de la langue actuelle et des langues médiévales, globalement concordants dans les définitions qu'ils donnent du trésor, ont servi de point de départ à notre enquête dans les bases de données (et, occasionnellement, dans les fichiers du *Novum Glossarium*). Nous avons donc examiné d'abord l'articulation entre contenu et contenant. Nous nous sommes ensuite intéressés au contenu du trésor, ainsi qu'aux notions d'accumulation et de secret qui semblent assez unanimement considérées aujourd'hui comme constitutives du trésor³.

³ Ainsi, le *Trésor de la Langue Française* (TLF, Paris, 1974-1994) indique : « ensemble de choses de valeur (or, argent, objets précieux, pierreries, titres, etc.) accumulées et souvent soigneusement cachés » ; définition que l'on retrouve dans *Le Petit Robert* (Paris, 1994) : « réunion de choses précieuses amassées pour être conservées, généralement en les cachant ».

1. Contenu et contenant

Presque tous les dictionnaires consultés distinguent deux valeurs principales⁴ : le trésor peut être un objet ou le lieu d'un objet, le second étant souvent présenté comme un sens étendu, métonymique ou figuré du premier ; cette ambivalence est aisément observable à la période médiévale, en latin comme en français ; mais elle ne semble guère structurante, car la distinction est souvent difficile à opérer, comme le montrent les exemples suivants :

PS. PÉPIN (DIPL. Pepin. spur. 39 p. 55, 25 [a. 765]) : quod monasterium cum tesauro atque tota abbatia ... semper constare precipio⁵.

SACRAMENTAIRE DE REICHENAU (SACR. Rhenaug. 88 p. 85) : concede ut semper in mentibus nostris tue apareat stella iustitie, et noster in tua sit confessione tesaurus.

HELGAUD DE FLEURY (HELGAUD. Rob. 30 p. 136) : in celis suum collocans thesaurum.

GARNIER DE ROUEN (GARNER. ROTOM. Franbald. prol. 18 p. 260) : thesaurus veris regula sit monachis.

L'ambivalence se trouvait probablement déjà en latin classique, alors que certains vocables, dans certaines de leurs acceptions au moins, ne désignaient que le contenant.⁶ Dans ce registre, le latin médiéval voit apparaître *gazophylacium*, d'origine biblique. Mais il semble se caractériser surtout par de fortes fréquences du mot *thesaurus*, ainsi que par un très net affaiblissement d'*aerarium*. Ce dernier terme, qui s'applique plus souvent au contenant qu'au contenu selon le *TLL*, est bien présent dans la langue classique, nettement plus que *thesaurus*. Or il n'est plus guère utilisé après la période patristique, alors même qu'il figure dans la Bible. La prévalence de *thesaurus* se retrouve en ancien français : *aerarium* n'y a pas de descendance (ni même en moyen français, malgré un exemple chez Guillaume de Diguleville)⁷. Il conviendrait certainement de prendre la mesure de ce qui apparaît comme un élément intéressant de réorganisation du lexique.

S'agissant du latin, une précaution s'impose, car au delà du manque d'instruments performants, les études quantitatives sont rendues délicates pour la période médiévale, en raison des influences exercées par la Bible et les écrits des Pères de l'Église sur l'ensemble de la documentation : parmi les occurrences de *thesaurus*, on recense une part non négligeable de citations. Néanmoins, ce phénomène ne disqualifie pas ces comptages bruts : le mot figure bien dans les textes et cette présence n'est pas anodine du point de vue lexical.

<i>LLT</i> ⁸	ant.	1. patr.	vulg.	2. patr.	méd.	post ant.
<i>aerarium</i> ⁹	302	106	12	40	61	219
<i>gazophylacium</i>	0	103	42	90	116	351
<i>thesaurus</i>	81	1149	115	580	2721	4565
sing. (sauf gén.)	31	635	34	334	1523	2526

⁴ Ni le *Thesaurus Linguae Latinae* (*TLL*, München, 1900→), ni le *Novum Glossarium Mediae Latinitatis* (*NGML*, Copenhague - Paris : 1957→) n'étant parvenus à la lettre T, nous ne disposons pas de dictionnaire de référence pour le latin (l'article *thesaurus* de Niermeyer étant pour ainsi dire inexistant) ; pour l'ancien français, en revanche, nous avons pu consulter l'ouvrage de F. Godefroy, *Dictionnaire de l'Ancienne Langue française IX^e-XV^e siècles*, Paris, 1881-1902 (disponible aussi en CDROM et en ligne) et celui de A. Tobler et E. Lommatzsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Wiesbaden, 1925-2002 (également en DVDROM).

⁵ Les références des textes latins renvoient à l'*Index Scriptorum Novus* du *Novum Glossarium Mediae Latinitatis* (Copenhague, 1973, et suppl. Bruxelles, 2005).

⁶ Le mot *arca* désigne toute sorte de coffre ; sa fréquence élevée en latin médiéval (post ant. 4212) dépend particulièrement des syntagmes *arca Noe* et *arca testamenti*.

⁷ Les dictionnaires castillan et italien contemporains mentionnent *erario* à côté de *tesoro* ; le vocable semble utilisé surtout pour désigner le Trésor public. Il faudrait réaliser une enquête précise dans les langues anciennes, en tenant compte des fréquences d'usage.

⁸ On utilise la version en ligne (www.brepolis.net), mise à jour le 14/08/2007 ; les périodes considérées sont : antiquité (ant.), ante 200 ; 1^{ère} période patristique (1. patr.), a. 200-500 ; Vulgate (vulg.), c. 400 ; 2^{ème} période patristique (2. patr.), a. 500-735 ; moyen-âge (méd.), a. 735-1500.

⁹ = formes *aerarium, aerarii, aerario, aeraria, aerariorum, aerariis, erarium, erarii, erario, eraria, erariorum, erariis*.

plur. (sauf nom.)	41	400	70	185	837	1492
forme <i>thesauri</i>	12	135	11	70	432	660

2. Les objets du trésor

a. Objets matériels

L'or, l'argent sont très souvent évoqués, ce qui n'est pas surprenant, l'association étant fréquente dans la Bible ; les métaux précieux sont également évoqués sous forme de monnaie (rare dans nos textes français) et d'objets (coupes, vaisselle, candélabres) ; on rencontre des étoffes, notamment les *pailles* (draps d'or ou de soie à usage divers), des fourrures, des ceintures, des vêtements, et plus souvent encore des pierreries.

CARTULAIRE DE SAN EMILAN DE LA COGOLA (CARTUL. S. Emil. Cocul. 4 p. 6, a. 852) : composuimus tesauro ecclesie libros, et casullas, et calices duos argenteos, IIII casullas palias, ... duas cruces de allaton, duos incensarios, quinque basos argenteos, sex ganapes, tres ganapes pallias, sex pulmazos, decem iuga bobum, sexaginta baccas.

Eneas : porté an a molt grant tresor ; pailles et dras, argent et or¹⁰.

Première Continuation de Perceval : vaisselle d'argent et d'or, / ainc n'ot si riche en nul tresor, / coupes, hanas et escuèles.

CHRISTINE DE PIZAN *Livre de mutacion de Fortune* : si lui presenta grant tresor, / riches joyaulx, argent et or.

Les reliques sont également fréquemment mentionnées : *thesaurus sancti (corporis), reliques et/o tresor, cors sainz et tresor* ; dans les vies de saints, *thesaurus* est souvent associé au corps des saints que l'on découvre.

PASSION DE S. CANION (PASS. Canion. 34, 41) : sublato sancti corporis thesauro.

GUI DE BAZOCHES (GUIDO BASOCH. epist. 34 p. 145, 23) : hic ... reposuit olim digno tantis et sanctis honore reliquiis preciosum corporis Magdalene gloriose ac deo dilecte thessauro, quod ... transferri fecerat.

b. Personnes

Quand il n'est pas un objet, le trésor peut être une personne, et dans ce cas, comme souvent, le trésor par excellence, c'est le Christ :

GERARD ITHIER (GERARD. ITHIER. expl. sent. 580 p. 441) : hunc thesaurum, i. Christum, requirebat beatus Stephanus, quem absconderat in agro pectoris sui.

ALAIN DE LILLE (ALAN. INS. dist. col. 971^D) : thesaurus proprie dicitur Christus... ; ager sacra Scriptura, thesaurus Christus latens in ea.

Miracles Notre Dame : le doulx Jhesus, li savoureux, / ly souverain des amoureux, / le tresor de bien qui ne fault.

En conséquence, la Vierge est parfois désignée comme *tresoriere*, mais le plus souvent, elle fait trésor après lui (*divitie deitatis, tresor de deïté*) :

PAUL DIACRE (PAUL. DIAC. homil. temp. 17 col. 1165^A) : (Mariam) celestem thesaurum, deitatis divitias.

CHRONIQUE DE SAINT-PIERRE DE SENS (CHRON. S. Petri Senon. app. p. 255, 38, a. 1063) : deprecantes ... monachi et abbas ut, ex ratione thesauri sancte Marie et sancti Stephani, quamdam feminam concederem ... cum omnibus infantibus qui ex illa nati fuerint.

Miracles Notre Dame : et la vierge, dame du firmament, / de trestouz biens pour vraie ame esjoir / est vray tresor.

Les êtres humains peuvent également être désignés comme « trésor » : dans *Erec*, de Chrétien de Troyes, le père d'Enide la qualifie par ce mot ; et dans la lyrique, la Dame est assimilée à un trésor :

CHARLES D'ORLÉANS *Ballades* : de riens ne servent plours ne plains : / tous mourrons, ou tart ou briefment ; / nul ne peut garder longuement / le tresor de tous biens mondains.

¹⁰ Les exemples français renvoient au *Corpus de la Littérature médiévale*, éditions Champion.

c. Valeurs spirituelles

Dans le registre des valeurs spirituelles, on trouve en latin, sous l'influence de la Bible, des mentions de *thesaurus impietatis* [Prov. 10, 2], *iniquitatis* [Mich. 6, 10], *malitie*, *memorie*, *ire* [*thesaurizare* Rom. 2, 5], pendant que l'ancien français propose *tresor de liesse*, *de clémence*, *d'amoureuse richesse* ; la peur de Dieu, le bon renom, l'honneur, la prudence, l'amour, la paix sont présentés comme les vrais trésors.

PASCHASE RADBERT (RADBERT. fid. I 547) : magnus ... thesaurus fides non ficta, in qua veritas servatur.

ALAIN DE LILLE (ALAN. INS. dist. col. 971^D) : thesaurus ... dicitur sapientia ; auquel fait echo EUSTACHE DESCHAMPS : science est précieux tresor / qui bien se met souz povre converture (*Ballades*).

GAUTIER D'ARRAS *Ille et Galeron* : le château de la Joieuse garde ... avoit le plus haut tresor du monde en sa garde, ce estoit bonté et pris de cevalerie, et toute biauté terrienne entierement.

CHARLES D'ORLÉANS : paix est tresor qu'on ne peut trop loer.

ALAIN CHARTIER *Breviaire des Nobles* : hault honneur est le tresor de noblesce, son espergne, sa privee richesse.

ID. *Debat de Reveille Matin* : merci de dame est un tresor / pour enrichir amans sur terre.

Part spirituelle de l'homme, son coeur et son âme sont également désignés comme trésors¹¹ :

Miracle Nostre Dame : en leur corps qui ne sont que terre, elles portent un tresor précieux ; quoy ? l'ame d'eulx, qui este faite a l'image de la benoite trinité.

Roman de Tristan en prose : li cuers et plus digne chose que li cors ; li cors est ausi come li sas qui dedenz soi garde le tresor.

Enfin, l'utilisation de *thesaurus* dans les titres d'ouvrages entre sans doute dans ce registre, car elle peut être rapportée à l'assimilation du savoir à un trésor, sur le modèle de la définition d'Alain de Lille : thesaurus ... dicitur sacra Scriptura (ALAN. INS. dist. col. 971^D).

d. Céleste et terrestre

La référence aux trésors célestes (*thesaurus celestis, celi, divinus*) est commune en latin, et elle se rencontre également en français (*tresors de paradis*) ; cette notion s'appuie sur un ensemble de versets bibliques [Matth. 6, 20 et 19, 21 ; Luc 12, 33 et 18, 22 ; Marc 10, 21], textes qui sont fréquemment évoqués dans les testaments et chartes de donation dès le Haut moyen âge¹². Les trésors terrestres constituent une antithèse des précédents ; ils sont désignés en français par les adjectifs *terrien* ou *mondain* (toutefois plus souvent associés au vocable *biens*) ; en latin, ils sont aussi représentés par les syntagmes *thesaurus pecunie, divitiarum*.

CHRONIQUE DE SAINT-PIERRE DE SENS (CHRON. S. Petri Senon. 3 p. 186) : Stephanus respondit se divitem possessione auri et argenti et omnium rerum terrenarum, tantum se indigere thesauro sanctarum reliquiarum.

CHRISTINE DE PIZAN *Autres Balades* : les biens mondains et tous leurs accessoires / chacun voit bien qu'ilz sont vains et faillibles, / si sommes folz quant pour lez transitoires / choses, laissons les joyes infaillibles / que Dieu donne aux innocents paisibles / qui n'ont nul soing de tresor acquerir.

3. Accumulation et circulation

L'insistance des dictionnaires sur le lien entre trésor et accumulation, qui correspond aussi à une représentation commune aujourd'hui, nous a incités à tester les cooccurrences sur le thème de l'accumulation (*acervare, coacervare, congerere, congregare, cumulare, accumulare, amasser, garder, enfermer*), et parallèlement sur celui de la circulation (*donare, largiri, ouvrir, donner, abandonner, departir*). De la première série est ressorti un impact assez limité en latin, avec des

¹¹ Le syntagme *thesaurus cordis* a un référent biblique en Luc 6, 45 et Matth. 6, 20.

¹² Voir la contribution d'E. Magnani dans ce volume, et « Du don aux églises au don pour le salut de l'âme en Occident (IVe-XIe siècles) : le paradigme eucharistique » à paraître dans N. Bériou, B. Caseau, D. Rigaux (éds), *Pratiques de l'eucharistie dans les Eglises d'Orient et d'Occident*.

résultats souvent inférieurs à dix (dont aucune occurrence dans le *Thesaurus diplomaticus*), autour d'une occurrence biblique [Prov. 21, 6 : *qui congregat thesauros lingua mendacii vanus est et impingetur ad laqueos mortis*] sans postérité évidente. De manière incontestable, l'accumulation est négativement connotée dans le registre des biens terrestres et matériels, et positivement dans le domaine spirituel :

PS. AUGUSTIN (PS. AUG. BELG. serm. 35 col. 1297) : que est enim scientia mundi, nisi thesaurum congregare, lucrum terrenum acquirere, decipere, proximum mentiri, iurare, iustitiam caute pervertere, et similia in cunctis agere ?

GRATIEN (GRATIAN. decr. 2, 1, 1, 16) : ergo omnes cupidi, omnes avari Giezi lepram cum divitiis suis possident, et male quesita mercede non tam patrimonii facultatem quam thesaurum criminum congregarunt, eterno supplicio et brevi fructu.

PIERRE DE LA CELLE (PETR. CELL. Ruth 2) : caritas congregat acervum manipulorum et thesaurum gratie.

Cette représentation a un fondement solide dans le *Nouveau Testament* avec Matth. 6, 20, qui légitime la « thésaurisation » au ciel¹³, et avec plusieurs autres versets qui lient l'acquisition de ce trésor céleste avec l'abandon des richesses terrestres aux pauvres [Matth. 19, 21 ; Marc 10, 21 ; Luc 12, 33 et 18, 22].

Cet aspect est extrêmement présent dans la littérature vernaculaire : la mention des trésors est généralement associée à la distribution et au don, non seulement dans les textes moraux et édifiants, mais aussi dans les récits épiques et romanesques :

Roman de Thèbes : larges soies a toute gent, / n'amasser ja or ne argent ; / a tes houmes donne ton or, / car souz ciel n'a meillor tresor ; / et quant tu n'avras que donner / si vas o eux rire et jouer, / promet ce que lores n'avras / et donne leur quant tu l'avras ; / s'ainsi ne fez, tu as perdu / et nos te verrons confondu ; / li rois dist : « Ainsi le ferai, / ja cest conseil ne guerpirai ».

Guillaume d'Angleterre : mais li rois ne s'oublie pas, / tout son tresor en es le pas / devant lui apoter commande /... / de son tresor est alegiés et de son moeble se delivres, / por Dieu le done tot et livre.

ib. : aus povres par mi ceste vile / donrai ce que j'avré dou cor, / ja n'en ferai autre tresor.

RENAUT DE MONTAUBAN : la ducheise lor a son tresor effondrez, / or et argent lor done a mult grant plentez.

GAUTIER D'ARRAS *Eracle* : depart l'or que cil avoit en son tresor ; dona le tout a povre gent ; as chevaliers done l'argent, as barons a fait departir les pieres.

Première Continuation de Perceval : a pris congiet Alardins / au roi et lor compains Cador ; / et lor a fait son tresor / tout ovrir et abandoner.

L'accumulation des trésors est dévalorisée chez Jean de Meung ou Christine de Pizan, et aisément attribuée aux personnages négatifs dans les romans :

JEAN DE MEUNG *Roman de la Rose* : si ne fait pas richece riche celui qui en tresor la fiche, car soffisance seulement fet home vivre richemant.

ib. : certes Dieu n'aiment ne ne doutent (*sc.* les entassoers) quant tex deniers en tresor boutent et plus qu'il n'est mestiers les gardent, quant les povres dehors regardent de froit trembler.

CHRISTINE DE PIZAN *Livres des Trois Vertus* : comment tu amasseras tresor sans regart de conscience ? Ha ! Doloieux tresor c'est chose comme impossible que tu puisses estre amassé sans le prejudice de pusieurs, a leur grant grief et extorcion.

Au total, *thesaurus* et *tesor* semblent beaucoup plus souvent associés à la notion de circulation et de don qu'à celle d'accumulation, sauf dans le domaine spirituel.

4. Secret et révélé

Le trésor médiéval relève-t-il enfin du secret ou de la révélation ? C'est ce que nous avons tenté d'éclaircir en cherchant des cooccurrences avec *absconditus*, *reconditus*, *occultus*, *tegere*,

¹³ Matth. 6, 20 : thesaurizate autem vobis thesauros in celo ; on notera le néologisme *thesaurizare*, selon le tableau suivant (= toutes formes commençant par *thesauriz**) :

contegere, velare, celare, dissimulare, caché d'une part, avec defodere, operire, obruere, trouvé, révélé, découvert d'autre part.

Cette articulation est peu représentée en tant que telle dans notre corpus français, même si le thème du trésor caché figure bien dans les romans. Elle est en revanche très présente en latin, sous l'influence directe de la Bible [Deut. 33, 19 ; Eccles. 41, 17 ; Is. 45, 3]. Essentiellement appliquée aux trésors divins et immatériels¹⁴, elle est également liée à la découverte des corps enfouis des saints, définis comme trésors :

MIRACLES DE MENELEE (MIRAC Menel. p. 138, 10) : *secretos cordis sui thesauros.*

PASCHALIS ROMANUS (PASCHAL. ROM. thes. occ. p. 141) : *incipit liber thesauri occulti a Pascale Romano editus Constantinopolis.*

PASSION DE S. VICTOR DE MOUZON (PASS. Vict. Mosom. 2 p. 61) : *recondito autem tanto thesauro in templo domini, iacuit gemma dei per multorum annorum curricula.*

Le secret semble donc légitime quand il est associé à des valeurs spirituelles.

5. Trésor et richesses

Trésor et richesses sont liés, le premier apparaissant comme un élément et une manifestation des secondes. En latin *divitie, pecunie, opes, bona*, en français *richesse, avoir précieux, biens* figurent dans les mêmes contextes, en cooccurrence ou en équivalence¹⁵. Ainsi en français, on rencontre les syntagmes *riche trésor* et surtout *valoir un trésor* :

CHRÉTIEN DE TROYES *Conte du Graal* : *et li sire an revesti celui qui leanz ert estranges de l'espee par mi les ranges, qui valoient bien un tresor ; li pont de l'espee fut d'or...*

Première Continuation de Perceval : *quatre chandeliers seoient / qui valoient un grant tresor / el mains pesant ot cent mars d'or. (ib. : li mantiax valoit un tresor ; et : deux bacins i avoit d'or / qui bien valoient un tresor.)*

Mais le système de valeurs chrétien associe aussi trésor et pauvreté, ce qui aboutit, chez les Franciscains, au syntagme *thesaurus paupertatis* :

GERARD ITHIER (GERARD. ITHIER. conf. spec. 21, 5) : *Filioli, paupertas sit vester thesaurus atque divitia cum quibus tenditis in celum.*

ACTUS S. Francisci 13, 13 : *unde volo quod rogemus Deum quod thesaurum sancte paupertatis tam nobilem qui habet administratorem Deum faciat nos diligere toto corde.*

III. Quelques propositions d'interprétation

Les données réunies par notre enquête suggèrent deux remarques en préalable à l'analyse sémantique.

La première porte sur la comparaison entre le latin et l'ancien français. On relève certes des écarts dans les modalités d'usage de *thesaurus* et *tresor*, mais nulle opposition de sens. Cette convergence révèle presque à coup sûr des éléments structurels fondamentaux. Elle rend caduc un argument trop souvent utilisé, selon lequel les données accessibles dans les textes latins ne valent que dans ce cadre, et par conséquent, éclairent exclusivement des conceptions ecclésiastiques, donc spécifiques et minoritaires. Qu'il s'agisse des romans et chansons de geste, du *Roman de la Rose*, une des œuvres majeures du moyen âge par sa diffusion et son impact, des œuvres des poètes et auteurs des derniers siècles de la période, et non des moindres – Eustache Deschamps, Christine de

¹⁴ Cet usage qui se trouve dans le *Nouveau Testament* (le ciel, la sagesse comme trésors cachés) n'est pas inconnu dans l'*Ancien Testament* (voir Tob. 12-8 : *bona est oratio cum ieiunio et elemosyna, magis quam thesauros auri condere*) ; voir ci-dessus les exemples cités à propos du Christ.

¹⁵ Il convient de rappeler qu'en ancien français, *richesse* et *riche* connotent d'abord la puissance, la noblesse, la valeur, l'importance, de même que *pris*, la valeur, la renommée.

Pizan, Charles d'Orléans –, les textes vernaculaires examinés donnent bien à voir l'expression d'un système de valeurs et de représentations du monde présent dans les milieux laïcs dominants ; or la conception du trésor qu'ils illustrent est analogue à celle qu'expriment les clercs.

En revanche, on ne peut ignorer des différences importantes entre cette conception et les usages actuels, tels qu'ils sont retranscrits dans les dictionnaires. Ces derniers font apparaître comme « sens premier » les valeurs matérielles ; les autres emplois sont définis comme « métaphoriques », « analogiques » ou « figurés », et présentés à la fois comme seconds dans la constitution du sens et secondaires dans les emplois. Néanmoins, nos observations montrent le poids numérique au moins équivalent, pour le moyen âge, des occurrences de la notion s'appliquant à de l'« immatériel » sous diverses formes, ce qui conduit à s'interroger sur le rapport entre ce que nous dénommerons pour l'instant « matériel » et « immatériel ». De plus, le « Trésor », ensemble des ressources financières d'un souverain, d'un État et administration qui le gère, occupe une place très importante dans la langue actuelle ; or c'est un développement assez tardif pour le moyen âge, dont le contenu resterait à vérifier de très près. Lorsqu'on l'applique à la *Vie de saint Alexis* (milieu du XI^e siècle), comme le fait le *Trésor de la langue française*, on est en plein anachronisme. Selon nos propres constatations, pour l'Église comme pour les dominants laïcs, le trésor paraît désigner simplement une partie des richesses et moyens disponibles, notamment celle que forment des biens meubles particulièrement précieux¹⁶.

Enfin, on relève dans les dictionnaires la caractérisation systématique du trésor par les verbes « accumuler », « conserver » et « cacher » ; or on l'a dit, ce qui frappe, dans les usages médiévaux, c'est que précisément le trésor est mobile et non statique, que le don et la distribution sont bien plus présents dans son environnement que la constitution par accumulation et la conservation, qui peuvent apparaître aisément suspects et même carrément négatifs et illégitimes quand il s'agit de biens matériels au sens où on l'entend actuellement.

Au total, qu'il s'agisse du *Trésor de la Langue française* dans sa reconstruction historique ou du *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de Godefroy – le *Altfranzösisches Wörterbuch* de Tobler-Lommatzsch livrant, comme d'habitude, ses données « en vrac », évite les écueils les plus dangereux –, les principaux dictionnaires disponibles semblent se contenter de faire entrer les données médiévales dans les tiroirs d'un dispositif sémantique actuel¹⁷. Mais ce dernier n'a aucune valeur générale, il dit simplement ce qu'est notre conception, c'est-à-dire une conception indigène parmi d'autres. L'objectif d'une analyse historique devrait donc être de tenter de rendre compte sans *a priori* du dispositif médiéval, en prenant au sérieux le système de significations que font apparaître les textes, en tentant de le comprendre pour ce qu'il est, un ensemble structuré de représentations propres à une société qui n'est ni la société romaine ni la nôtre. C'est ce que nous tenterons d'amorcer modestement dans les pages suivantes.

1. Une clé d'organisation du sens : spirituel et charnel

Il nous semble que l'on identifie sans peine dans les conceptions médiévales du trésor un opérateur logique qui organise l'ensemble des représentations sociales dans l'Occident médiéval : le couple *spiritus/carō* ; comme beaucoup d'autres notions d'origine chrétienne, celles-ci nous

¹⁶ On observe une forte analogie entre les éléments du trésor énumérés par les sources narratives vernaculaires et ce que donnent à voir des documents d'apparence plus technique, comme les inventaires. Voir par exemple, Y. Potin, « Entre trésor sacré et vaisselle du prince. Le roi médiéval est-il un collectionneur ? » dans *Hypothèses 2003*, Paris (2004), 45-56, ainsi que plusieurs des contributions au volume publié par J.-P. Caillet (éd.), *Les trésors de sanctuaires, de l'Antiquité à l'époque romane*, Université de Paris X-Nanterre, 1996.

¹⁷ F. Godefroy, *s.v. Tresor*, donne en premier lieu la définition « pièces d'or, d'argent, d'objets précieux mise en réserve, cachée ou enfouie » ; puis « ensemble des revenus d'un État » ; « lieu où se trouve le trésor » ; et enfin, comme sens « figuré », « tout ce qui est considéré comme très précieux ». On retrouve une configuration similaire dans le *Mittellateinisches Wörterbuch*, *s. v. divitie*, qui définit comme sens propre les richesses matérielles, et le reste comme sens allégorique ou figuré.

semblent familières, mais le sens que nous leur prêtons est beaucoup plus restreint et tout autre que celui qu'elles avaient à l'origine¹⁸.

Pour la pensée médiévale, cet opérateur s'applique à la définition de l'être humain tel que voulu par Dieu au moment de la Création ; mais aussi à trois formes essentielles de rapports sociaux : rapports entre hommes et femmes, entre clercs et laïcs, et rapports de parenté, qui subordonnent la consanguinité et l'alliance (mises du côté de *caro*) à des liens rattachés à l'ordre du *spiritus*, notamment la parenté baptismale, conçue et mise en scène comme rite de reproduction de la société¹⁹. De nature sociale, ces rapports se trouvent en quelque sorte fondés en nature par le lien d'homologie qu'ils entretiennent avec la représentation de l'être humain. Plus largement, la paire *spiritus/carō* est utilisée pour penser notamment la relation entre ici-bas et au-delà, entre divin et diabolique, entre espace intérieur et espace extérieur, entre « nous » et les autres. Elle a également pour objet la définition de valeurs chrétiennes qui sont de nature indissociablement morale et sociale, alors qu'elles ne sont plus, au mieux, que morales pour nous : le bien et le mal, le légitime et l'illégitime, en fait ce qui est donné pour conforme ou non conforme à la volonté de Dieu et à l'ordre divin, cette qualification étant posée par l'Église.

Quelques précisions doivent sans doute être ici apportées pour mieux cerner les contours de ce dispositif :

1. Le rapport entre spirituel et charnel ne correspond pas à celui, pour nous usuel, que compose le binôme immatériel/matériel : pour le moyen âge, il existe du matériel spirituel (par exemple, les reliques, la chair du Christ, celle des hommes lors de la Création, puis au paradis, le cœur) et de l'immatériel charnel (c'est notamment le cas de la plupart des péchés²⁰).
2. La relation entre spirituel et charnel est toujours d'ordre hiérarchique : conformément à l'ordre divin et à celui de la Création, le spirituel est supérieur au charnel, dans un lien qui dessine idéalement un ordre harmonieux, celui qu'illustre par exemple l'humanité à ses origines ; toutefois, cet ordre est profondément et constamment subverti par le péché et l'action du diable, pour aboutir à la domination de la chair sur l'esprit ; l'Incarnation, puis l'action de l'Église ont pour effet de rétablir la bonne articulation entre les deux registres (de ce point de vue, le christianisme médiéval repose sur un système duel, mais non dualiste ; toutefois, le glissement vers le dualisme est aisé, ce que montrent bien certains mouvements définis comme hérétiques par l'orthodoxie ecclésiastique).
3. Le contenu de chacun des termes est presque toujours défini par un **rapport** et non comme une valeur substantielle – même si ce qui touche à Dieu est par définition spirituel, comme ce qui touche à l'Église en tant qu'institution (ce qui n'exclut pas l'existence de mauvais clercs). Le même objet va donc pouvoir changer de place et recevoir une valeur différente suivant le point de vue adopté : ainsi, le mariage est charnel lorsqu'il est opposé au célibat, mais spirituel lorsqu'il est comparé à la fornication.

Il s'agit au total d'un système analogue à celui que l'on trouve dans bien d'autres sociétés, à la fois très simple et très plastique. Il constitue un cadre de référence général parfaitement maîtrisé

¹⁸ Il s'agit d'une création de la langue patristique, qui vient doubler la paire *anima/corpus* de la langue classique. L'originalité du christianisme médiéval réside dans le fait que ces termes sont utilisés non seulement pour désigner les composants de l'homme, mais aussi pour organiser et qualifier la totalité des conceptions du monde et de la société. *Spiritus* et *carō* constituent donc, pour le moyen âge, un élément fondamental de « la part idéale du réel », telle que la définit M. Godelier (*L'idéal et le matériel. Pensée, économie, société*, Paris, 1984, 171-2). La réorganisation des structures sociales et du système de représentations occidental à partir du XVIII^e siècle a réduit leur usage au seul registre psychologique de la « personne », dans le langage désormais défini comme religieux.

¹⁹ A. Guerreau-Jalabert, « *Spiritus* et *caritas*. Le baptême dans la société médiévale », dans F. Héritier et E. Copet-Rougier (éds), *La parenté spirituelle*, Paris, 1995, 133-203 ; et « *Parenté* », dans J. Le Goff et J.-C. Schmitt (éds), *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, 1999, 861-76.

²⁰ Cinq des sept péchés capitaux correspondent à des désordres de l'âme, mais ils inscrivent ceux qui les commettent dans le registre de *carō*. Le péché originel est du reste interprété, à partir de saint Augustin, comme une manifestation de la *superbia* et non de la luxure.

par les laïcs, qui l'utilisent en décalque, en écart ou même en renversement : ainsi, les thèmes de l'amour fin promeuvent, dans l'imaginaire, l'idée d'une chair spirituelle contradictoire de celle de l'Église : les relations sexuelles hors mariage dans ce cadre sont données pour spirituelles, face au mariage pensé comme charnel ; de même, le développement des récits du Graal traduit la revendication d'une domination sociale fondée sur la détention du sang du Christ, objet spirituel s'il en est.

2. Le trésor, entre charnel et spirituel

S'agissant du trésor, on décèle l'application de l'opérateur de référence dans :

a. L'opposition entre ciel et terre : comme on l'a vu, elle occupe une place importante dans le discours ecclésiastique, sur une base scripturaire ; mais elle figure aussi dans les textes en vernaculaire, même si l'on exclut les *Mystères* et les *Miracles* ; chez des auteurs tels que Christine de Pizan ou Eustache Deschamps, l'évocation du caractère transitoire, illusoire des trésors *mondains*, antithétique des « vrais » biens du ciel, n'est pas rare²¹.

b. L'opposition entre don, circulation et accumulation, immobilisation : cette relation est identique à celle qui se joue entre *caritas* et *avaritia* ; la richesse et le trésor n'ont de légitimité que s'ils s'inscrivent dans le modèle social de l'amour qui est aussi celui de l'échange généralisé²² ; dans ces conditions seulement ils peuvent être associés au pouvoir légitime. Cet aspect apparaît comme un thème majeur dans les textes en vernaculaire dès leur origine, notamment dans les romans et les épopées des XII^e et XIII^e siècles, où s'exprime l'idéologie chevaleresque : trésor et don y sont systématiquement associés, et les personnages négatifs se caractérisent par leur désir d'accumulation des richesses. Ce phénomène illustre bien le partage en commun par les clercs et les laïcs de valeurs fondatrices du système social – qui se traduisent notamment, dans les pratiques, par l'intense circulation des dons vers l'Église qu'enregistrent les chartes, les testaments et les donations de toute sorte, et qui sont bien au fondement de la constitution des trésors d'églises. Quant à la circulation par appropriation violente (guerre, butin), elle n'a, comme toujours, pas de sens en soi, mais dépend du contexte, des acteurs et de leur disposition d'esprit.

c. L'opposition entre caché et découvert : elle renvoie aussi au rapport entre invisible et visible, très important pour le christianisme ; ce qui est caché est bon dans le registre spirituel, mauvais dans le charnel ; ainsi, étroitement lié à l'idée de la révélation, le thème de la découverte du trésor caché que sont les corps des saints apparaît assez fréquent dans l'hagiographie ; de même, le cœur, organe intérieur, donc invisible, peut être défini comme trésor (objet ou contenant, suivant les cas) ; or dans l'être humain tel que le christianisme le conçoit au moins à partir de saint Augustin, le cœur est l'organe le plus spirituel, et il est en quelque sorte assimilé à une parcelle de chair spirituelle susceptible de subsister après le désastre du péché originel²³.

L'appréciation de la valeur du trésor est définie par l'échelle que constitue la plus ou moins grande proximité au spirituel. Les « objets » les plus précieux, en quelque sorte « par nature », sont inscrits dans le registre divin, à commencer par le Christ et la Vierge²⁴.

²¹ Le thème, fréquent dans certains textes français, du nécessaire mépris des biens *mondains* ou *terriens* suppose en filigrane la reconnaissance de la supériorité des biens célestes, même lorsque cette dernière n'est pas explicitement évoquée. Il convient également de toujours tenir compte des équivalences lexicales, transparentes pour les hommes du moyen âge : *carnalis* est aussi rendu par *corporalis*, *terrestris*, *temporalis*, *malus*, *diabolicus*, face à *celestis*, *divinus*, *bonus*, *verus* ; on rencontre l'opposition entre les *bona spiritualia*, *celestia* et les *bona temporalia*.

²² Voir A. Guerreau-Jalabert, « *Caritas* y don en la sociedad medieval occidental » dans *Hispania. Revista Española de Historia* (204) 2000, 27-62 ; et « Formes et conceptions du don : problèmes historiques, problèmes méthodologiques », à paraître dans E. Magnani (éd.), *Dons et sciences sociales*, Dijon, 2007.

²³ Sur cette propriété du cœur, voir A. Guerreau-Jalabert, « Aimer de fin cuer. Le coeur dans la thématique courtoise », dans *Il cuore. Micrologus*, XI, 2003, 343-71.

²⁴ Le savoir est conçu comme un don de Dieu et comme un trésor, sur la base de références scripturaires ; il est donc inscrit dans le registre spirituel et doit lui aussi circuler, « gratuitement ».

Les objets « matériels » précieux, au premier chef l'or, l'argent, les pierreries, les tissus qui définissent le plus couramment le trésor dans les textes latins et vernaculaires, sont bons s'ils sont inscrits dans le registre spirituel – c'est-à-dire : s'ils sont liés à Dieu ou à l'Église (ce qui est à peu près la même chose)²⁵ ; ou s'ils circulent vers Dieu, vers l'Église, entre les hommes (étant entendu que Dieu et l'Église font circuler par principe, qu'ils constituent le pivot de toute circulation parce qu'ils sont d'abord les catalyseurs de l'amour et du don). Distribuer les éléments du trésor, en faire don, c'est montrer son adhésion à la valeur sociale fondamentale qu'est l'amour (*caritas, dilectio*) ; les amasser pour les conserver et les cacher relève de l'*avaritia* ou *cupiditas*. C'est pourquoi le trésor médiéval apparaît éminemment « mobile », dans les représentations comme en pratique. Dans cet ordre des choses, les reliques sont supérieures à l'or ou aux pierres précieuses, parce que, par nature, elles sont spirituelles ; les métaux et les pierres précieux ne sont en soi ni bons ni mauvais – même si dans l'humanité d'après la Chute, ils ont une forte tendance à être du mauvais côté –, ce qui justifie le renversement introduit par le christianisme dans l'association privilégiée entre trésor et pauvreté, commentée dans ce volume même par G. Todeschini. Conformément aux principes posés dès saint Augustin, la valeur de tout objet est définie par le rapport que les hommes entretiennent avec lui ; ce dernier relève pour nous d'un registre « moral » et donc « immatériel », mais il est lui aussi articulé en charnel et spirituel sous la forme de l'opposition entre *caritas* et *avaritia* ou *cupiditas*. On voit par là comment le schème spirituel/charnel se distingue du schème immatériel/matériel.

Les conceptions laïques s'organisent suivant les mêmes lignes de force, tout en comportant parfois de subtils glissements d'usages : ainsi l'honneur, la renommée, la bonté, la *bonne amour* sont donnés pour supérieurs aux biens matériels ; et la largesse l'emporte sur l'accumulation des richesses. Thèmes que l'on rencontre aussi bien dans le *Roman de Thèbes* que chez Jean de Meung, Eustache Deschamps, Christine de Pizan, Charles d'Orléans ou Michaut Taillevent. De même, chez les poètes, l'association du trésor à l'amour ou à la dame résulte de la construction qui met en résonance la *caritas* et l'*amour fin*, la dame et la Vierge (on adore la dame comme les « cors sainz » ; mais Gautier de Coinci et certains trouvères s'adressent à la Vierge comme à une dame courtoise). Dans les romans, la recherche d'un trésor « caché » (et généralement conservé par des personnages peu recommandables, géants, nains, dragons, mauvais chevaliers) correspond à la remise en circulation, par un chevalier souvent « prédestiné », pour qui cela constitue un test de chevalerie, d'un ensemble de richesses soustraites à leur véritable et légitime usage ; ils retrouvent ce dernier en passant d'une extériorité spatiale – et sociale – négative à une intériorité positive, de l'immobilisation à la circulation²⁶.

La frontière entre spirituel et charnel a évolué dans le temps : d'une manière générale, on observe un englobement progressif du charnel dans le spirituel. Dans le cas du trésor – et plus largement de la richesse –, on passe d'une opposition tranchée, d'une dissociation forte qui caractérisent les textes des Pères, notamment de saint Augustin, à la progressive construction du dispositif hiérarchique que l'on a évoqué plus haut. De ce point de vue, l'émergence, vers la fin du VIII^e siècle, de l'usage du vocable *thesaurus* pour désigner les biens précieux des églises, qui a été

²⁵ Les reliquaires peuvent être formés de matériaux précieux, mais ces derniers constituent l'enveloppe extérieure d'un élément beaucoup plus précieux ; le binôme extérieur/intérieur est lui aussi lisible comme charnel/spirituel, et l'or, l'argent, les pierres des reliquaires reçoivent leur valeur d'un usage qui les spiritualise ; ils ne sont du reste pas indispensables et peuvent, comme d'autres éléments du mobilier des églises, être remis en circulation en cas de nécessité ; ils sont alors susceptibles de faire l'objet d'une estimation fondée sur le poids du métal ; voir par exemple, les cas étudiés par J. Le Maho, « Le trésor de la cathédrale de Rouen de l'époque mérovingienne aux premières années du XIII^e siècle » dans J.-P. Caillet (éd.), *Les trésors des sanctuaires*, 123-35.

²⁶ Ces thèmes font partie du fonds commun des romans courtois dès les premiers siècles de cette littérature ; on en trouve encore une version intéressante à la fin du *Roman de Mélusine* de Coudrette, aux alentours de 1400, avec le trésor de Lusignan enfermé dans le Canigou. L'« aventure », dans ces récits, marque l'imposition des règles d'un monde chevaleresque, défini comme « intérieur », fondé sur les règles de l'amour et de la concorde, donc du côté de *spiritus* à une extériorité dangereuse et anomique, du côté de *caro*, ce schème étant conforme aux représentations ecclésiastiques de l'espace.

repérée par C. La Rocca et qui va de pair avec les débuts d'une réflexion sur les biens de l'Église et la production de documents de gestion domaniale, apparaît comme une étape essentielle²⁷ ; tout comme le développement par les théologiens de la période scolastique de théories qui visent à redéfinir les formes légitimes des échanges, du commerce et du rapport aux biens matériels, mais toujours dans le cadre dessiné par le rapport hiérarchique entre *spiritus* et *caro*²⁸.

Nous ne méconnaissons nullement les limites de cette étude et son caractère un peu expérimental, qui justifieraient pleinement une enquête plus complète. Toutefois, elle repose sur le balayage systématique d'un ensemble déjà très ample de données qui suffit, selon nous, à révéler les constantes et les grands axes de l'organisation du sens. Elle a pu également bénéficier des résultats de travaux antérieurement réalisés sur divers aspects des représentations et des pratiques sociales dans l'Occident médiéval, notamment le don et le système des valeurs qui constituent le contexte plus large dans lequel sont englobées les propriétés imparties au trésor. Dans une société dominée, au XVI^e siècle encore, comme le montrent les travaux de N. Zemon Davis²⁹, par le modèle de *l'amour* comme lien social et du don gratuit, la thésaurisation ne peut être que temporaire, et le trésor ne vaut que s'il est spirituel par nature ou spiritualisé par son usage comme un élément de la circulation généralisée et continue des biens dans l'ici-bas, et entre ce dernier et l'au-delà. La thésaurisation ecclésiastique trouve là sa justification théorique, mais elle comporte aussi des aspects pratiques conformes au modèle général, et qui la légitiment.

Une constatation, en tout cas, nous paraît ressortir clairement de notre enquête : sous la continuité formelle du vocabulaire – ici de *thesaurus* classique à *thesaurus* médiéval, de *tesor* médiéval à *trésor* actuel – se sont jouées des transformations sémantiques radicales, étroitement liées à l'évolution de structures sociales et des systèmes de représentation. Il s'agit d'un phénomène très général, dont l'interprétation historique des textes devrait toujours tenir compte³⁰.

Anita GUERREAU-JALABERT et Bruno BON
C.N.R.S. – I.R.H.T. (Paris)

²⁷ C. La Rocca, « Tesori terrestri, tesori celesti » dans S. Gelichi et C. La Rocca (éds), *Tesori. Forme del accumulazione della ricchezza nell'alto medioevo (secoli V-XI)*, Roma, 2004, 123-141, notamment, sur la question lexicale p. 135-9.

²⁸ On ne peut que renvoyer ici aux travaux essentiels de G. Todeschini, notamment *Il prezzo della salvezza : lessici medievali del pensiero economico*, Roma, 1994, et *I mercanti e il tempio : la società cristiana e il circolo virtuoso della ricchezza fra Medioevo ed Età Moderna*, Bologna, 2002. Voir également J. Le Goff, *La bourse et la vie. Economie et religion au Moyen Age*, Paris, 1986 ; A. Guerreau, « Avant le Marché, les marchés : en Europe, XIII^e-XVIII^e siècle », dans *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 2001-6, 1129-75, ici p. 1173-75 ; A. Guerreau-Jalabert, art. cités en n. 7. L'idée que le XIII^e siècle marquerait le passage à un autre paradigme social (celui du marché, sinon même du capitalisme) paraît totalement controuvée ; tout indique au contraire que le dispositif des conceptions chrétiennes s'impose à l'ensemble de la société, et que le développement économique de l'Occident se glisse dans ce dispositif, fermement repensé par les théologiens. Si la théologie se donne les moyens de légitimer une partie des échanges commerciaux et de la richesse qu'ils engendrent, cette dernière reste suspecte et subordonnée au modèle de la *caritas* et du don gratuit – ce qui a pour effet d'accroître continûment l'enrichissement de l'Église par les donations. Le temps des Réformes peut être analysé comme l'aboutissement d'un processus marqué par l'absorption complète du charnel dans le spirituel – ce dont témoignent, parmi de très nombreux autres indices, tant le sacerdoce universel que le fait que la richesse apparaît en quelque sorte comme une marque de l'élection divine.

²⁹ N. Zemon-Davis, *Essai sur le don dans la France du XVI^e siècle*, Paris, 2003 (éd. or. *The Gift in the Sixteenth-Century France*, Madison, 2000).

³⁰ Pour l'analyse d'un cas, voir B. Bon et A. Guerreau-Jalabert, « Pietas : réflexions sur l'analyse sémantique et le traitement lexicographique d'un vocable médiéval » dans *Médiévales*, 2002, 73-88.